

Pages de journal

Gérard Parizeau

Volume 48, numéro 4, 1981

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1104107ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1104107ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

HEC Montréal

ISSN

0004-6027 (imprimé)

2817-3465 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Parizeau, G. (1981). Pages de journal. *Assurances*, 48(4), 393–399.
<https://doi.org/10.7202/1104107ar>

Pages de journal

par

GÉRARD PARIZEAU

26 mars 1979

Vers la fin de l'après-midi, M. Alfred Sauvy parlait au Centre universitaire méditerranéen. Je suis allé l'entendre comme j'avais assisté à la conférence du professeur François Perroux quelque temps auparavant. Les deux ont été les maîtres de Jacques à Paris, au cours des études qu'il y a faites vers 1950. Le second était directeur de l'Institut d'économie appliquée, je crois. Tous deux étaient aussi professeurs au Collège de France, où ils pouvaient donner libre cours à leurs idées personnelles, à leurs théories, à leur système de pensée. L'un se colletait avec les faits et l'autre avec les idées.

393

Les deux conférences ont été également intéressantes. La méthode était cependant bien différente: l'un partait d'un certain nombre de faits courants pour en démontrer l'inanité et l'autre présentait les multinationales en montrant à la fois l'utilité et l'influence qu'elles exercent dans le monde économique, leurs caractéristiques et leurs politiques.

Bien différents l'un de l'autre, les deux maîtres m'ont plu, même si, à certains moments, le premier m'a paru simplifier les choses un peu trop. Il s'est défendu de vouloir faire une conférence; il a tenu simplement à nous apporter quelques problèmes démographiques actuels pour nous permettre d'y réfléchir ensemble, a-t-il dit.

J'ai voulu aller saluer M. Sauvy après la conférence. Malheureusement, il était entouré d'une quarantaine de personnes qui lui posaient des questions. À en juger par l'affluence, il semble avoir atteint son public beaucoup plus que M. Perroux, même si l'exposé de celui-ci était plus brillant, plus dans la tradition du Collège de France. Est-ce à lui que pensait M. Sauvy quand il disait à peu près ceci: «Certains économistes se spécialisent et emploient un langage qui les isole». Je sais qu'ils ne s'aiment guère.

Petit, rondouillard, très simple, M. Sauvy est sympathique, mais précis. Ne vous en prenez pas trop au gouvernement pour tout ce que vous reprochez à l'économie actuelle, a-t-il dit, entre autres choses. Les initiatives doivent venir de l'entrepreneur, l'État ne fait que les coordonner et parfois rendre les initiatives possibles ou les protéger. Aussi, avant d'orienter l'économie dans un sens ou dans un autre, faut-il réfléchir aux conséquences. Or, poussé dans tous les sens, l'homme politique ne le peut guère. Il a tendance à suivre son instinct et à faire ce qui, dans l'immédiat, peut résoudre un problème sans lui apporter une véritable solution. C'est à nous à le renseigner, à le mettre en garde, à lui indiquer la marche à suivre, quitte pour lui à prendre les décisions qu'il croit bon pour l'immédiat ou le futur.

En l'écoutant, je pensais à Jacques qui a dit récemment: «Il faut comprendre nos possibilités et ne pas les dépasser dans un monde qui ne peut indéfiniment croire à une expansion sans fin. Il faut faire face aux faits et surtout ne pas imaginer qu'il suffit de vouloir pour que la réalité s'adapte efficacement à nos directives.» L'idée est un peu la même que celle que développait M. Sauvy. Parmi les autres choses qu'il a dites, deux m'ont frappé. «Autrefois, nous trouvions les matières premières dans notre Empire. Maintenant, il nous faut les acheter au prix fort. Or, très souvent nous laissons aux autres le soin de les transformer. Nous les livrons à l'étranger à moitié oeuvrées et elles nous reviennent par la suite avec une valeur accrue»⁽¹⁾.

394



À six heures cet après-midi-là, il y avait un concert. J'y ai renoncé. Commentaire de G.B.P.: «Deviendrais-tu sage, enfin?»

Tout en posant la question, elle semble douter de ma réponse.



Reçu de Robert le texte d'une communication qu'il a faite devant les membres de la *Société des Fellows* de l'Institut d'Assurance du Canada – chapitre de Montréal. Le travail est intéressant. Avec son autorisation, je le ferai paraître dans le prochain numéro de la Revue, car il y présente l'évolution de l'assurance et de la réassurance au Canada depuis 1960 et ses tendances actuelles.



Ferais-je montre d'un bien mauvais esprit une autre fois, en analysant ce bel exemple de l'anglicisme dans notre milieu? On dit: L'Association des *Fellows*. En retenant ce mot, on n'a pas compris que *fellow* ne s'applique pas au diplômé, même de degré supérieur d'une institution ou d'une école. Car c'est vraiment de cela qu'il s'agit. En anglais, le terme *fellow* s'emploie pour tout autre chose. On est *fellow*, par exemple, de la Royal Society of Canada. C'est-à-dire qu'on est membre d'une société savante. On n'y a pas passé d'examens; on y a été élu par ses pairs. Il ne s'agit pas d'un diplôme, mais d'une distinction, d'un titre accordé non après des examens subis avec succès, mais pour reconnaître la qualité d'esprit et la culture de l'impétrant. Et si *Chapitre de Montréal* conviendrait à des chanoines, par exemple, il ne s'applique pas à un groupe faisant partie d'une région particulière. Comme tout cela est lamentable!

⁽¹⁾ Cela également s'applique à notre pays. Il en est ainsi pour l'amiante, le minerai de fer et trop souvent pour le bois. Et que dire des hydrocarbures dont le prix va croissant et dont nous avons besoin comme dans tous les pays...

On m'a accordé le titre de *Fellow* de l'Institut d'Assurance du Canada en souvenir des services que je lui ai rendus, mais en toute simplicité, je ne le porte pas, même s'il me permettrait d'allonger le nombre de lettres qu'en Amérique on croit bon d'ajouter au nom d'un intellectuel.

Je suis grognon, ce matin. Peut-être! Et cependant, le ciel est d'un bleu admirable et ces sonates pour flûte sont bien agréables à entendre quand elles sont jouées par Rampal!



J'ai négligé Denis-Benjamin Viger ces jours derniers. J'y reviendrai tout au moins pour une étude préparatoire à un nouvel élan. Le travail intellectuel est ainsi fait de bonds en avant, d'arrêts brusques et de départs foudroyants ou avortés.

395



Je me suis procuré *La bataille du silence*, ce livre de Vercors, que je lis en ce moment. J'avais aimé son *Silence de la mer*, distribué sous le manteau en France pendant la guerre, puis repris à New-York avec un assez bon tirage. Dans son autre livre, il nous explique ce qu'il a voulu faire avec ses Éditions de Minuit, comment il a commencé avec son premier livre, lui qui jusque-là avait été graveur. Car le *Silence de la mer* destiné aux Français hésitants, déchirés, a d'abord paru en France en polycopie, puis en un livre imprimé dans un petit atelier situé en face de l'immeuble occupé par les Allemands.

Vercors sera au C.U.M. vendredi. Germaine et moi irons l'entendre. J'ai hâte de voir si le conférencier est à la hauteur de l'écrivain. Par les deux livres de lui que je connais, il me paraît être un homme délicat, timoré, mais qui, à travers vents et marées, va là où il décide de se rendre, en avouant ses hésitations, ses craintes, son indécision même. Il a écrit son *Silence de la mer*, malgré les migraines atroces dont fréquemment il souffrait. Cela me rappelle une période de ma vie où je devais agir malgré ces migraines qui m'enlevaient presque tout intérêt à la vie, sauf ma famille, mon travail et mes écrits qui n'attendaient pas que ma santé fût bonne. Inexorablement, la Revue notamment exigeait une grande et immédiate attention, comme mes affaires. Mais tout cela se faisait au grand jour, sans avoir à me cacher comme Vercors le faisait avec l'aide d'amis entrant petit à petit dans les réseaux de la Résistance et payant cher la lutte engagée contre le régime et l'envahisseur.



Comme je voudrais essayer de voir un peu plus clair, j'ai aussi acheté le livre de l'amiral Auphan, *Histoire élémentaire de Vichy*. Certains détails sont bien troublants comme aussi les exécutions en masse qui ont suivi la libération.

Il est impossible de juger, mais il faut essayer de prendre connaissance de certains faits avant de condamner ou d'excuser. Dans cet esprit, j'ai assisté l'autre jour à une conversation animée entre le mari et la femme. Sans Pétain, dit l'un, l'occupation nous aurait coûté beaucoup plus cher. Quelle horreur! répond l'épouse avec une violence qu'elle n'a pas généralement... S'il y a une pareille opposition entre mari et femme près de quarante ans après, on comprend ce qu'a été, pendant la guerre, le drame moral qui déchirait la France.



396 À la télévision, on a commencé, ces jours derniers, *La Lumière des Justes* d'Henri Troyat, une *continuité* comme on dit dans le vocabulaire ou le jargon de la télévision. On y assiste à un autre drame: l'invasion de la France par les troupes alliées en 1813, les Russes campant sur les places de Paris et les officiers logés chez l'habitant. On y voit l'opposition à l'invasisseur en public ou dans la famille. Le film est bien fait, bien joué, crédible dans ce sens qu'il présente les faits qu'Henri Troyat a imaginés dans son roman.



Dans son livre sur l' *Histoire élémentaire de Vichy*, l'amiral Auphan mentionne ceci en page 159:

« Le résultat de ce grignotage, dont le mérite revient à Pierre Laval, apparaît dans les comptes rendus des procès de Nuremberg... Ainsi, le pourcentage du nombre de déportés par rapport au total de la population s'établit ainsi:

En Hollande: 6%
 En Belgique: De 3% à 3,5%
 En France : 1,4%»

Dans ce débat sur le rôle de Pétain à Vichy après 1940, il est impossible de juger sans crainte de se tromper, il faut se contenter de recueillir les témoignages et se dire que la vérité est sans doute en deça de ce que disent les uns et au-delà de ce qu'affirment les autres. Mais pour le pays, quelle terrible épreuve ces cinq ans ont été!



Entendu au C.U.M. un homme bien sympathique, Francis Dag. Très connu dans la région, il s'est intéressé au théâtre et il est venu à la radio de Monte-Carlo après avoir été ouvrier-teinturier pendant vingt ans. Poète par goût, il a connu la région parce qu'il s'y est intégré, parce qu'il aimait le parler niçois. Ainsi, il est devenu l'ami de tous ceux qui gardent pieusement la tradition, tout en aimant rire.

À la radio, il a créé un personnage «Tante Victoire» (ou, en parler niçois «Tanta Vittourina») qui avait son franc-parler. Ainsi, le conférencier est devenu un mélange de Père Gédéon et de Père Legault, m'a-t-il semblé. Car s'il a voulu se rapprocher du peuple, de ses drôleries et de son bon sens, il a fait du théâtre, créé des pièces avec une troupe qui l'a suivi pendant des années; comme l'a fait le Père Legault à Montréal avec le même enthousiasme.

Parlant sur des notes, Dag n'a pas hésité à raconter des anecdotes savoureuses.

Et puis, il y a cette maison de vacances qu'il a fait construire avec l'aide de ces gens qui lui ont apporté leur contribution en matériaux, en espèces ou en travail bénévole. Dag est un conférencier sympathique, comme il en faut pour éveiller la générosité de gens trop centrés sur eux-mêmes ou sur leur famille immédiate.

397

Comme on se sentait loin de la conférencière précédente, Denise Simonon, avec ses complexes et une certaine prétention qu'exprime son livre, avec ses aventures conjugales. En l'écoutant l'autre jour, je me demandais si son livre et sa conférence n'avaient pas été un défoulement plus qu'une vengeance contre un mari souvent détestable.



J'ai noté ces deux anecdotes, l'une de Francis Dag et l'autre entendue par Germaine à Cannes.

Un jeune homme se présente à la police de Monaco. Le brigadier le regarde et lui dit avec l'accent: «Oui, vous me paraissez être un candidat valable comme policier; vous êtes grand, solide, vous me paraissez intelligent. Je ne vous poserai qu'une question pour juger de votre esprit d'initiative. A Monaco, tout à coup, vous êtes seul au milieu d'une foule de quatre cents personnes qui manifestent. Que faites-vous pour la calmer sans effusion de sang? Je fais la quête, répond l'impétrant...»

Et l'autre. Nous sommes à la gare routière de Cannes. Quelqu'un se présente au comptoir de l'information, serre la main du préposé et lui dit: «Connaissez-vous quelqu'un qui, à Cannes, a déjà vu le soleil?» Oui, lui répond l'autre, «il y a près d'ici un centenaire qui se rappelle l'avoir vu dans sa jeunesse.»

J'apprécie cet esprit peuple, qui est gentil, exubérant, sentimental au besoin et qu'ont aimé Mistral et les filibriges. Dans sa conférence, Francis Dag l'a rappelé pour le plus grand plaisir de son auditoire.



Hier, à Aix-en-Provence, j'ai vu une exposition consacrée à Mistral, à ses travaux et au milieu qu'il a connu. Je ne savais pas qu'il avait fait un dictionnaire du parler provençal auquel s'apparente le dialecte niçois. On cherche à lui donner droit de cité, non pas, je pense, pour des fins politiques, mais strictement de culture.



398

Le professeur Yvan Lamonde est à Aix-en-Provence en ce moment. Au Café des deux garçons, nous avons eu une longue conversation avant que je ne prenne le car pour revenir à Nice où patiemment m'attendait la gardienne du foyer... En congé sabbatique, M. Lamonde tire le maximum de cette période de réflexion que les universités accordent à leurs professeurs. Il a ainsi le temps de lire, de réfléchir dans la paix de l'esprit, me dit-il. S'il a choisi la région, c'est qu'il aime le pays, même si la ville n'a plus le calme et l'agrément qu'elle avait à l'époque dont Darius Milhaud parle dans ses *Notes sans Musique*.

Je disais à Yvan Lamonde comme j'étais choqué par l'afflux des *cars*, des autos et des gens dans le cours Mirabeau. Germaine et moi étions venus à Aix, il y a une vingtaine d'années, avec Jacques qui, à ce moment-là, était à l'Institut démographique de France, sous la direction de M. Alfred Sauvy.

Quel plaisir nous avons rapporté de ces jours de juillet passés à Aix-en-Provence, à l'Hôtel du Roi René, au moment du festival, qui réunit encore, chaque année, des mozartiens venus de toute l'Europe.



Avant le rendez-vous avec Yvan Lamonde, je suis retourné à l'archevêché pour voir le très bel appartement des archevêques, où l'on garde la collection de tapisseries et de meubles qui en font l'intérêt principal. Mais à l'extérieur, quelle saleté règne en dehors de la période du festival!



Yvan Lamonde et moi avons parlé de nos travaux. Comme je lui disais le plaisir que j'avais à écrire sur l'histoire, il me demanda ce que je pensais des historiens de la jeune génération, dont certains me reprochent de m'intéresser surtout à la bourgeoisie et à l'élite. C'est normal que j'étudie la bourgeoisie au XIXe siècle, ai-je dit, car c'est à elle que l'on doit l'évolution du milieu. Et, après tout, les jeunes historiens, qui influencent l'opinion en ce moment, vivent eux-mêmes en bourgeois avec voiture et propriété (impayées peut-être), année sabbatique, concerts, mode de vie de l'élite. Ne sont-ils pas eux-mêmes de cette bourgeoisie qu'ils critiquent ou font semblant de dénigrer? Il ne faut pas généraliser, ai-je ajouté, mais trop d'entre eux ne savent pas tirer un parti intéressant de leurs recherches et de leur documentation. Trop souvent, ils se livrent à des énumérations de faits, sans atteindre à des vues d'ensemble, à des conclu-

sions présentant de l'intérêt pour des non-spécialistes. S'ils veulent convaincre le public éclairé, il faudrait qu'ils sachent écrire pour lui et non pour un petit nombre, dans un cadre restreint. Étudier un sujet est bien, mais il faudrait aller plus loin que de le présenter comme une thèse ou comme une communication de portée restreinte et d'un caractère ennuyeux...

Germaine, à qui je rapporte notre conversation et le plaisir que j'en ai eu, me dit avec désolation: «Et tu es en vacances!» Eh! oui, mais pour moi, les vacances ne sont qu'un déplacement d'énergie, comme je l'ai noté déjà, avec un certain ralentissement, il est vrai, car je sens la fatigue venir plus vite au fur et à mesure que les années passent.

399



Vos «*Pages de Journal*» sont-elles une continuation de vos *Joies et deuils d'une famille bourgeoise*, m'a demandé Yvan Lamonde. Non, lui ai-je dit. C'est un simple défoulement qui m'apporte un réel agrément. C'est un peu le journal d'un bourgeois de Montréal, au XXe siècle, comme il y a eu le journal d'un bourgeois de Paris au XVIIIe, m'a dit mon ami Roger Duhamel, un jour que je lui demandais si les presses dont il a la direction accepteraient de les imprimer. «Non, m'avait-il répondu, avec à la fois rudesse et gentillesse, car ce serait sans doute un rossignol, comme pour les souvenirs de ***», dont nous n'avons vendu que quelques centaines d'exemplaires...

Personnellement, je ne me fais pas d'illusion. Mes *Pages* ne seront jamais un succès de librairie, un *bestseller*, dirait Jean d'Ormesson qui n'hésite pas à émailler sa prose d'un ou deux anglicismes. Je suis ses articles en ce moment dans le *Magazine Hebdomadaire du Figaro*. Ils sont à la fois d'un grand bon sens et d'un réel intérêt politique.



Dans le journal *Nice-Matin*, lu dans le train qui m'amène à Marseille, je vois que Jean Montaldo⁽¹⁾ a tout simplement puisé chaque matin dans les poubelles de la Banque pour réunir la documentation qui lui a permis d'écrire son livre sur la Banque ***.⁽²⁾ Appartenant à la Russie, elle centralise les finances des mouvements communistes et syndicalistes en France. «J'avais tout en main chaque matin pour établir les relations des uns et des autres», a-t-il écrit, pour démontrer qu'il n'avait rien inventé. La charge est terrible pour le parti communiste qui ne peut nier ainsi le rôle de la Russie dans les affaires privées du communisme en France.

⁽¹⁾ «Les secrets de la banque soviétique en France». Chez Stock.

⁽²⁾ B.C.E.N., c'est-à-dire la Banque Commerciale pour l'Europe du Nord (Eurobank.)